

Zeitschrift: Les intérêts du Jura : bulletin de l'Association pour la défense des intérêts du Jura
Herausgeber: Association pour la défense des intérêts du Jura
Band: 33 (1962)
Heft: 10

Artikel: Peut-on aimer la nature comme Rousseau l'aimait?
Autor: Guyot, Charly
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-824724>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Peut-on aimer la nature comme Rousseau l'aimait ?

*Réd. — L'amour de la nature chez l'homme d'aujourd'hui est-il encore — peut-il être encore — ce qu'il était pour Jean-Jacques Rousseau et ses continuateurs romantiques ? Maintenant que l'année Rousseau tire à sa fin, il nous paraît apportun de rapporter ici la réponse qu'à cette question donna M. Charly Guyot, professeur à l'Université de Neuchâtel, lors d'un colloque littéraire tenu à l'île de Saint-Pierre. Il s'agissait, soulignons-le, de la dernière manifestation officielle tenue sur les lieux mêmes où Jean-Jacques avait vécu et où l'ADIJ était allée en pèlerinage à l'occasion de son assemblée générale annuelle.
Après avoir traité l'aspect philosophique de la question, M. Charly Guyot avait déclaré :*

Une chose me paraît évidente au niveau même non plus de la pensée abstraite, mais des réactions tout à fait concrètes de l'homme d'aujourd'hui en face de la nature — et j'entends par « nature » ce cadre grandiose ou intime qui, hors des villes et de nos activités fébriles, demeure offert à nos loisirs, à notre repos — j'aimerais dire aussi : à notre contemplation. Les facilités modernes que nous avons de nous déplacer à la surface de notre planète — « Rien que la terre » disait déjà Paul Morand, en 1926 — contribuent incontestablement à modifier notre sentiment de la nature.

Vigny déjà voyait dans la locomotive, « taureau de fer qui fume, souffle et beugle », dans les chemins de fer « triomphant du temps et de l'espace », l'agent d'une transformation de notre sensibilité. Il regrettait les « voyages lents », « les détours imprévus des pentes variées », et craignait que la vitesse ne tue à tout jamais « la rêverie amoureuse et paisible ». Avait-il absolument tort ? Je ne saurais l'affirmer. Et que dirait-il de nos voitures lancées à 150 à l'heure sur les autoroutes, des avions nous transportant en moins d'une heure de Genève à Rome ou en quelques heures de l'autre côté de l'Océan ? Certes, il serait excessif de prétendre que les moyens ultra-rapides de la locomotion actuelle rompent le contact de l'homme avec la nature. On peut même soutenir que, de cette nature, ils nous révèlent de nouveaux aspects que nos pères n'ont pas connus. Spectacle grandiose, exaltant, que celui de nos Alpes, au coucher du soleil, contemplées du hublot d'un avion ! Et quel émerveillement aussi dans la rapide découverte de tel paysage — italien, par exemple, ou grec, ou nordique — contrastant avec celui, familier, que nous avons quitté quelques heures auparavant ! Mais la force même de l'impression, en de telles expériences, ne tend-elle pas à substituer au véritable sentiment de la nature une brusque, mais passagère secousse — aussi admirative que l'on voudra — qui rompt, bien plus qu'elle ne l'établit, le lien qui nous unit à la nature dans son intimité. Il nous est possible d'imaginer, dès



L'île romantique en automne

maintenant, ce que seront dans l'avenir les voyages interplanétaires. La vision de l'univers cosmique y remplacera celle de notre petit monde terrestre. Mais on peut se demander si la nature, ainsi élargie aux dimensions des espaces infinis, sera encore une nature à la mesure de l'homme, une nature que l'homme puisse encore aimer.

L'amour vrai de la nature ne peut naître et ne s'entretient, en réalité, que par un contact direct entre l'homme et le monde extérieur. Or ce contact de plus en plus se relâche, à mesure que se multiplient les étonnantes inventions de la science et de la technique. L'automobiliste au volant de sa puissante voiture connaît l'incontestable exaltation de la vitesse ; mais ce paysage qu'il traverse à toute allure, en goûte-t-il encore la beauté ? Prend-il le temps de s'en imprégner, d'accorder sa pensée, son esprit, au rythme harmonieux des collines toscanes, aux vastes horizons lumineux de la plaine hollandaise, à l'altière grandeur de nos Alpes ? Trop souvent, il ne pense qu'à l'étape à atteindre, en calculant au cadran de sa montre le temps minimum de son parcours. Le voyageur moderne, de plus en plus, se substitue au promeneur d'autrefois ou à celui qui, sac au dos, canne à la main, entreprenait à pied de grandes courses. Et voilà qui me ramène à Rousseau. Voyageant avec Emile, il écrit : « Nous ne songeons pas seulement aux deux termes (de notre course), mais à l'intervalle qui les sépare... Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que

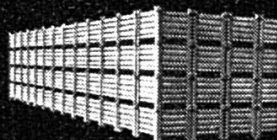
d'aller à cheval : c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté. On observe tout le pays ; on se détourne à droite, à gauche... on s'arrête à tous les points de vue... Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes ; je passe partout où un homme peut passer ; je vois tout ce qu'un homme peut voir ; ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir... Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement... Vos philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets ; ils ont des colifichets, ils savent des noms et n'ont aucune idée de la nature. »

Cette dernière phrase, je m'en sers comme de transition pour un dernier développement de mon sujet : « Ils savent des noms et n'ont aucune idée de la nature. » La vie moderne, avec son impérieuse exigence de spécialisation, tend à faire de beaucoup d'entre nous des êtres terriblement incomplets, voués six jours sur sept (quand encore le dimanche n'y passe pas) à des tâches harcelantes dans des bureaux, dans des laboratoires, dans des cabinets de travail, dans des écoles ou des administrations, en dehors de tout contact avec la nature. Et même ce que l'on convient d'appeler encore la culture ne se mesure plus guère aujourd'hui qu'à la somme des connaissances accumulées au cours des études, somme de plus en plus considérable, dans des domaines de plus en plus spécialisés. Il y a là un très réel danger. L'homme que l'on estime aujourd'hui cultivé est un homme qui sait beaucoup de choses et qui utilise son savoir, techniquement, avec toute l'habileté que l'on voudra, dans le cadre de sa profession. Mais cet homme s'est de plus en plus éloigné des sources vives, véritablement humaines, qui, seules, alimentent une réelle culture. Pour m'en tenir au domaine qui est le mien, à celui de l'étude des lettres, j'affirmerai hautement ceci : La culture littéraire, au plein sens du terme, ne s'acquiert pas seulement dans les livres. Elle demeure incomplète, partiellement morte, si elle n'est constamment vivifiée par le contact avec ce qui fait la matière de l'œuvre artistique. Je puis multiplier les recherches les plus précises, les considérations théoriques les plus subtiles sur le sentiment de la nature chez tel ou tel poète ; mais je demeurerai en quelque sorte toujours extérieur à l'objet de mon étude, si, par une participation intime, je ne fais moi-même l'expérience du sentiment que j'analyse. Je donnerai ici un exemple de cette culture purement livresque, incomplète, déviée de son sens véritable. Il y a bien des années, je recevais chez moi un professeur de la Sorbonne, fort connu, spécialiste de Rousseau, auteur d'un ouvrage volumineux sur le sentiment de la nature au XVIII^e siècle. Nous étions en été, le temps était beau. Je pensai lui faire plaisir en lui proposant de consacrer un après-midi à une promenade à l'île de Saint-Pierre. Quelle ne fut pas ma surprise, ma muette stupéfaction, de l'entendre me répondre : « Non. Inutile ; ça n'est pas la peine. Je ne m'intéresse qu'aux livres. » Ce professeur, certes, « savait des noms » — beaucoup de noms — il n'avait « aucune idée de la nature ». Et quelles que puissent être les connaissances que dispensent ses ouvrages, force est de reconnaître qu'ils manquent fâcheusement de cette « participation » que je viens de dire.

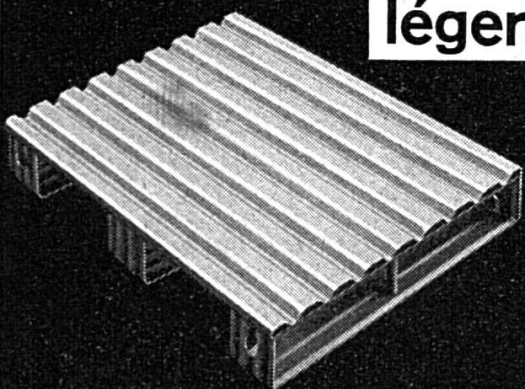
VON ROLL

Palettes et containers de transport
en tôle emboutie pour tout usage

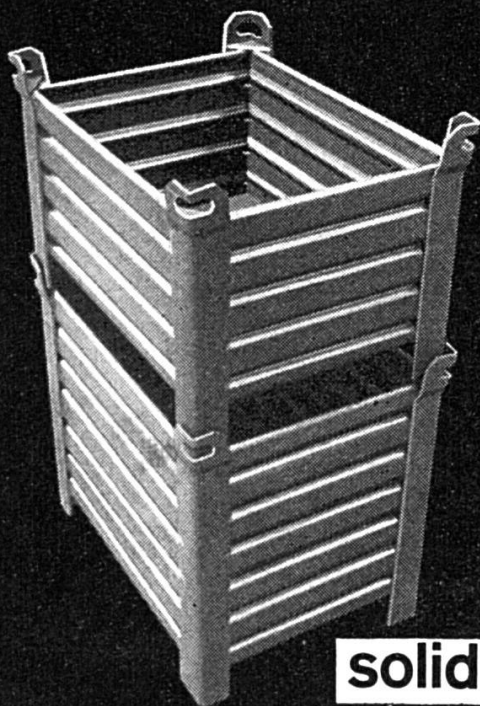
214



légers



économiques



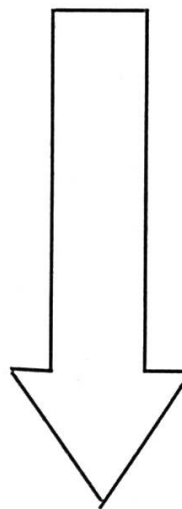
solides

VON ROLL S.A., Usine des Rondez, Delémont

Les Fabriques de Balanciers Réunies S. A.

à Bienne
et leurs succursales
dans le Jura bernois

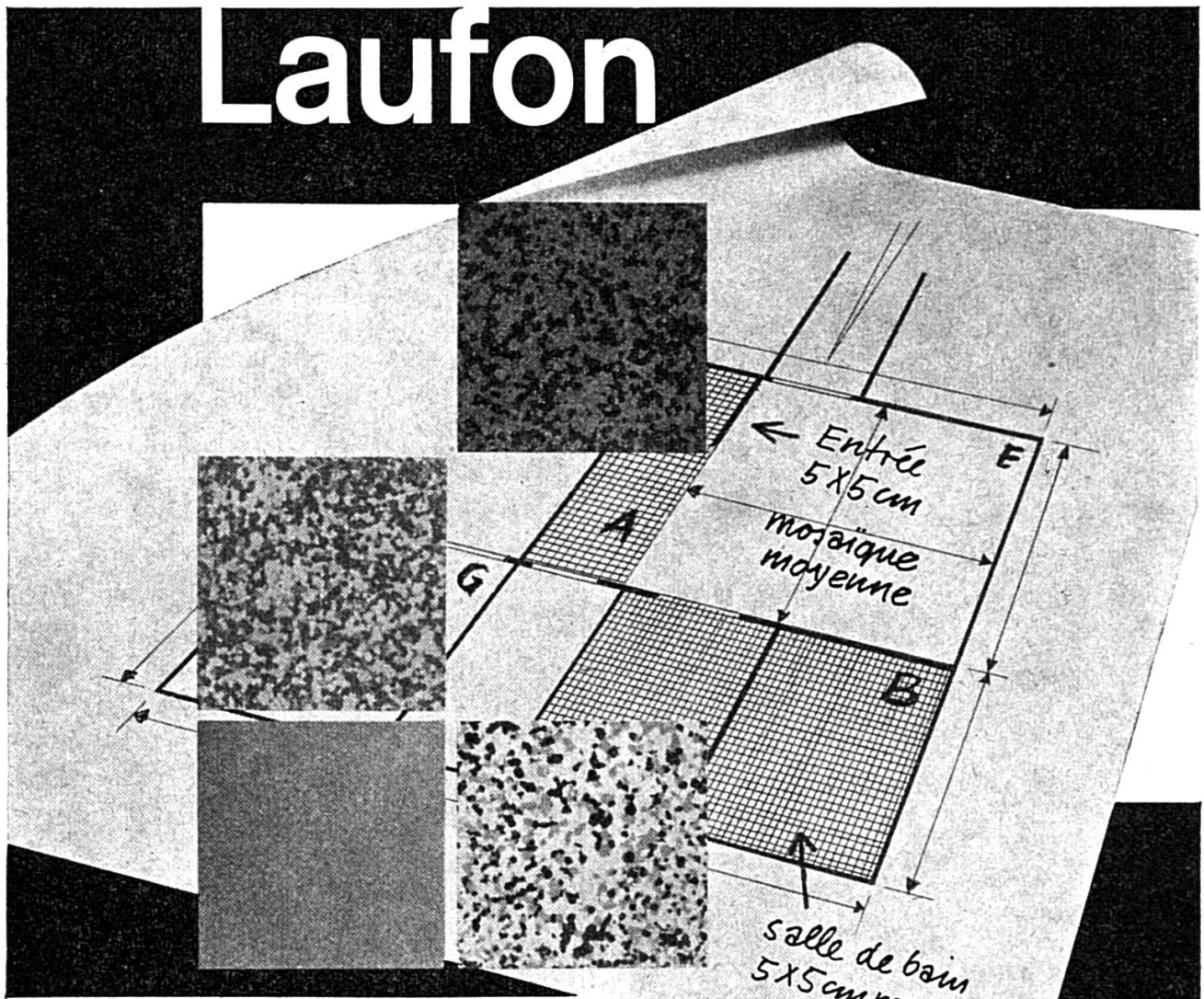
vous fournissent
toute la gamme
de balanciers



Saignelégier
Saint-Imier
Evilard
Bienne

1095

Laufon



Nos produits :

Appareils sanitaires
en porcelaine vitrifiée
et en grès

**Carreaux en faïence
émaillée**
blanc, crème et en couleurs

**Carreaux de grès
cérame**
**Mosaïque de grès
cérame**

Tuiles et briques

**Porcelaine
électrotechnique**

Des possibilités nouvelles, des effets d'optique nouveaux, des teintes nouvelles, en un mot, un moyen nouveau mis à la disposition de l'architecte pour la création d'ensembles décoratifs. La mosaïque moyenne réunit tous les avantages bien connus des carreaux en grès cérame; son format est de 5 x 5 cm. Grâce à la gamme très riche des teintes disponibles, les possibilités de créer des ensembles décoratifs sont pratiquement sans limite; les effets d'optique qu'ils permettent sont d'une rare beauté.

Pour échantillons et renseignements, prière de bien vouloir s'adresser aux maisons spécialisées.



SA pour l'Industrie Céramique Laufon
Tuilerie Mécanique de Laufon SA



L'ADIJ sur les traces de Rousseau avec M. Pierre-Olivier Walzer pour guide

Participation à la vie de la nature : à peine est-il besoin d'insister sur le bienfait physique que l'homme d'aujourd'hui peut en éprouver. Saine fatigue d'une course en montagne, suivie d'un bon sommeil ; rafraîchissement du bain et longues paresse sur la plage ; calme retrouvé dans une promenade solitaire en forêt ou à travers les pâturages. N'y aurait-il déjà que ces joies-là, que le temps consacré à sentir vivre — revivre — son corps en pleine nature serait un temps bien employé. Mais il y a plus et mieux encore : ce contact avec la nature est indispensable à l'exercice harmonieux de l'esprit. Dans la première partie de cet exposé, j'ai souhaité que ce contact fût non seulement occasion de détente, de repos, mais qu'il pût inviter à la contemplation. Marcel Raymond, dans un petit ouvrage plein de choses profondes, « Le Sens de la Qualité », demande que l'humanité d'aujourd'hui « reste fidèle... au pacte d'alliance de l'homme avec les choses. Encore faudrait-il pour cela », ajoute-t-il, « que l'homme eût le temps de vivre, d'interrompre de lieu en lieu sa course, de s'arrêter d'agir, de faire, pour contempler ; ce qui signifie, pour lui, s'unir à ce qui le dépasse ». Cette contemplation, la nature lui en offre à la fois le cadre et l'objet. En participant étroitement à la vie de la nature, nous enrichissons nos esprits et nos âmes de quelque chose que ne nous donnera jamais la seule étude des livres. Et je veux croire que vous me permettez encore, Messieurs, cette dernière citation. Elle est de saint Bernard et je la traduis : « Tu découvriras dans les forêts quelque chose de plus vaste, de plus important, que dans les livres. Les bois et les rochers t'enseigneront ce que jamais tu ne pourrais

entendre de tes maîtres. » Nous voici, par les chemins de la spiritualité moyenâgeuse, reconduits à Rousseau. Dans cette île de Saint-Pierre, au cours de ses promenades, se laissant dévier au gré des flots, ou encore installé sur la rive, à l'heure où le soir tombe, qu'éprouve-t-il, livré à sa rêverie ? Toute pensée distincte s'efface de son esprit. Le bruit des vagues, leur bercement régulier déterminent lentement en lui une sorte d'hypnose. Le passé n'est plus, ni la crainte de l'avenir. Soustrait à l'écoulement de la durée, Jean-Jacques vit un instant éternisé. Il « se suffit à soi-même, comme Dieu ». Extase divinissante qui, bien sûr, ne saurait être l'expérience de tous les contemplateurs, au sein de la nature. Mais je pense qu'aucun de ceux qui l'aiment profondément et qui savent encore établir avec elle une étroite communion ne sont privés de connaître, en des heures privilégiées, un élargissement de leur être le plus vrai. La nature nous révèle à nous-mêmes. A sa voix répondent en nous des échos que n'éveillerait aucune connaissance tirée des livres. Et de tout ce qu'elle nous donne, notre activité journalière, professionnelle, s'enrichit. Loin des hommes, dans la solitude, en face des vastes horizons ou dans la paisible retraite d'une forêt, nous devenons — paradoxalement — plus humains. Et rentrés dans la société, pour faire face aux tâches souvent rudes qui nous attendent, nous devons à notre participation à la vie de la nature, à cette « alliance avec les choses », de nous montrer plus compréhensifs, plus généreux, plus largement ouverts aux problèmes que ne cesse de poser le monde d'aujourd'hui. Oui, « la nature est là », qui nous « invite ». Plus que jamais il nous est bon d'entendre son appel et d'y répondre par notre amour.

Charly GUYOT

L'horlogerie face au Marché commun

Il ne fait pas de doute que l'horlogerie suisse, en introduisant le contrôle technique de la montre, a sauvé son avenir.

On l'a prédit lorsque le peuple suisse a été invité à lui voter un nouveau statut. On peut le répéter aujourd'hui. Néanmoins, tout comme pour les autres secteurs industriels, l'horlogerie doit désormais tenir compte de la donnée nouvelle que présente le Marché commun.

Au moment où les représentants suisses viennent de s'approcher de ceux de la Communauté européenne économique (CEE), il vaut la peine de s'attarder sur l'aspect que le problème revêt pour une industrie dont le Jura tout entier est dépendant. Certes, la qualité des produits suisses constituera, sans doute, un élément déterminant. Il convient cependant de se préparer à certaines échéances qu'on ne saura retarder indéfiniment.

Il ne fait aucun doute que le Marché commun est devenu une réalité avec laquelle il faut compter, et M. Jean-Jacques Bolli, directeur de la Chambre suisse de l'horlogerie, avait vu juste quand, en 1957, il écrivait :